

Vic Berger La satire apocalyptique

Alexandre Fontaine Rousseau

Number 190, March 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/90778ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fontaine Rousseau, A. (2019). Vic Berger : la satire apocalyptique. *24 images*, (190), 130–135.

Vic Berger

La satire apocalyptique

PAR ALEXANDRE FONTAINE ROUSSEAU



Au premier coup d'œil, le travail de Vic Berger donne l'impression de se fondre dans cette masse informe de « vidéos drôles » virales proliférant un peu partout sur Internet. Mais il se démarque en fait avantageusement au sein de ce vaste océan de contenus où c'est la notion même de réel qui semble en proie à une lente disparition.

Au fil des ans, Berger est devenu un observateur privilégié de cette nouvelle société du spectacle qui a transformé la vie quotidienne et la politique américaines en sitcom catastrophique. Son œuvre est traversée par une sensibilité de poteux angoissé, rivé à un écran de télévision diffusant un flot ininterrompu d'images absurdes et apocalyptiques, comme si l'auteur était figé par sa propre fascination malsaine pour cette fin des temps réelle et inventée qui semble se déployer en direct sous ses yeux transis.

Berger est en phase avec son époque. Il emploie les armes du présent afin de le disséquer et le critiquer. Son arsenal stylistique est on ne peut plus contemporain. Ses courts montages exploitent habilement cette logique du *même* propre à l'humour en ligne des dernières années. Son travail repose notamment sur une répétition codifiée d'éléments familiers qui, au fil des répétitions, en viennent à produire de manière semi-automatique un sens préétabli. Berger construit, à travers son œuvre, un langage codé qu'il partage désormais avec son auditoire. Des sons anodins, à force de ponctuer certaines situations, deviennent des *running gags* d'une efficacité redoutable. Des personnages récurrents de son univers en viennent à tenir certains rôles précis ou à incarner certains concepts spécifiques, et ce dans une constellation d'images qui dresse le portrait d'une Amérique schizophrène.

LES PRISONNIERS DU PETIT ÉCRAN

Le pauvre Steve Harvey, animateur du jeu questionnaire *Family Feud*, devient dans l'univers de Berger un prisonnier de sa propre émission à la faveur de montages tels que *Steve Harvey Doesn't Want to Host Family Feud Anymore* et *Steve Harvey Will Be Hosting Family Feud Forever*. Berger dirige notre attention vers le regard désespéré de l'animateur, tandis que ses invités offrent tour à tour des réponses vulgaires et imbéciles aux questions qu'il pose. La blague vire progressivement au cauchemar, la situation devenant anxiogène tant pour Harvey que pour le spectateur assistant impuissant à cette crise existentielle. Il devient évident, à la lumière de ces sketches surréalistes, que Steve Harvey cherche désespérément à fuir.

Portant une attention démesurée à la gestuelle et aux expressions faciales de ses sujets, Berger inscrit sa (re)mise en scène des contenus qu'il s'approprie dans une étude obsessionnelle du non verbal. C'est ainsi qu'il expose par exemple l'étrange mal-être de Harvey, auquel on présente un ridicule petit robot moustachu qui l'insulte et menace de le remplacer dans *Steve Harvey Meets His Replacement*. Le montage de Berger scrute les visages, amplifie les temps morts et les malaises ; une scène en apparence ordinaire devient chez lui dramatique, dès lors que l'on s'attarde aux détails la composant.

C'est ainsi que son œuvre va, dans un premier temps, décortiquer la nature impitoyable d'une certaine télévision qui scrute constamment ses vedettes sans réellement leur porter attention. *Kanye Gets Too Real On Ellen* est sans doute le meilleur exemple de cette représentation de la star contemporaine comme victime de son hypervisibilité. Le clip, qui a lui-même franchi la marque des trois millions de vues, s'intéresse à un passage désastreux du rappeur Kanye West au talk show d'Ellen DeGeneres en mai 2016. L'animatrice y apparaît anxieuse et désemparée, alors que l'artiste cherche ses mots avant de se lancer dans un monologue bizarre où il rappelle que Picasso, Steve Jobs et Walt Disney sont morts, avant d'affirmer qu'il est mort lui aussi tandis que la foule rit. « *It ain't no joke* », rétorque-t-il.

Avec *Kanye Gets Too Real On Ellen*, Berger ne cherche pas tant à se moquer de son sujet qu'à exposer l'étendue d'une détresse auquel le public s'avère pour sa part insensible. Tout comme le personnage de Steve Harvey, Kanye West est victime de ce rapport cannibale qu'entretient l'image télévisuelle avec la vedette. Mais la figure de West est tragique, là où celle de Harvey était comique. Suite à l'élection de Donald Trump, le musicien ira rendre visite à ce dernier pour le féliciter de sa victoire. Berger va tirer de cette étrange rencontre une courte vidéo d'une minute intitulée *Kanye West and Donald Trump Are Best Friends* dans laquelle il met très clairement en scène l'instrumentalisation de West par Trump. Du passage de West chez DeGeneres, Berger reprend

↑ Steve Harvey Will Be Hosting Family Feud Forever et Steve Harvey Meets his Replacement



↑ Kanye Gets Too Real On Ellen



le cri de ralliement « *Ye is in the building* », qui ne sert plus qu'à rappeler l'état de santé mental précaire de la vedette, fixant l'horizon, le regard vide sous une pluie de questions. Trump, pendant ce temps, assure qu'ils sont des amis de longue date.

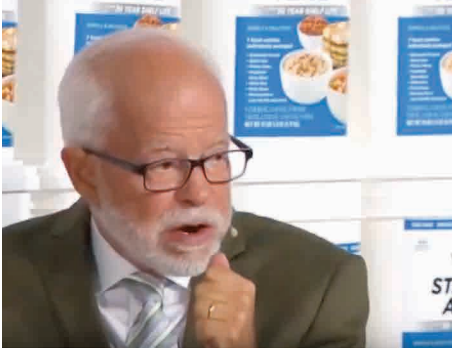
En transformant les humains en *mème*, le regard cannibale du spectateur contemporain en vient à les vider de leur substance. C'est cette cruauté que met en évidence Berger, en exacerbant la logique qui la sous-tend : la répétition, procédé sur lequel repose l'essentiel de sa démarche formelle, fait écho à la manière dont les réseaux sociaux nous incitent à consommer des images et des idées qui, de par leur fragmentation, en viennent à perdre leur ancrage dans une réalité elle-même évanescence. Tout est une blague, dans ce contexte, de la maladie mentale de Kanye West aux discours fanfarons d'une ancienne vedette de télé-réalité qui décide du jour au lendemain de devenir candidat présidentiel.

LA FIN DE LA RAISON

Plus que toute autre figure publique, Donald Trump est l'incarnation de tout ce qui fascine Vic Berger. Il n'est, après tout, qu'une accumulation de tics ridicules et de phrases décousues, la matière première idéale pour ce traitement de l'information qui découpe à sa guise pour recomposer.



↑ Trump Has No Chill at the 9th GOP Debate



↑ Pastor Jim Bakker Helps You Stay Alive During the Apocalypse

Plusieurs commentateurs politiques traditionnels ont cherché à comprendre, dans le sillage de sa victoire, comment le soutien de « l'alt-right » et l'utilisation du *même* avaient facilité l'élection de Trump. Vic Berger, quant à lui, l'avait déjà compris depuis plusieurs mois : Donald Trump lui-même était un *même*, l'éternelle chute d'un gag se répétant inlassablement. Durant la course à l'investiture républicaine, alors que personne ne le prenait au sérieux, Berger semblait pour sa part prédire son triomphe. Trump écrasait ses adversaires, leur refusant le droit de parole et les ridiculisant dans des vidéos comme *Trump Has No Chill at the 9th GOP Debate*.

Tandis que ses rivaux rient nerveusement, Trump s'en prend ici avec une violence inouïe à Jeb Bush, répétant « *Jeb is a mess* » et « *Jeb is a waste* » sur un ton autoritaire. Un autre candidat, John Kasich, prend éventuellement la parole afin de décrire la situation : « *This is crazy. This is just nuts.* » Mais Trump poursuit sur sa lancée, après avoir laissé Bush cafouilleur un moment. « *Jeb is a big fat mess.* » On vient à prendre en pitié le candidat humilié, mais il n'en demeure pas moins que c'est Trump qui ressort gagnant de ce non-échange où ses autres adversaires semblent surtout soulagés de ne pas être la cible de ses attaques répétées. Le lendemain, Chris Cillizza du *Washington Post* plaçait Jeb Bush parmi les gagnants de la soirée, soulignant qu'il avait su rester calme tandis que Trump s'emportait. Berger, pour sa part, savait qu'on ne retiendrait de la soirée que cette phrase vicieuse : « *Jeb is a mess.* »

Alors que la plupart des humoristes de gauche s'affairaient à dépeindre Trump comme un bouffon aberrant, incapable d'articuler un argument cohérent, Berger révélait avec ses montages trafiqués un monstre impitoyable et intransigeant, insensible à la critique et à la raison. Ses vidéos recensent son ascension au fil des mois, démontrant bien avant l'apparition de l'expression « *fake news* » que les faits et la réalité n'avaient plus aucune emprise sur le monde parallèle dans lequel opérait Trump. Pure créature de son temps, il projetait déjà une image à laquelle il était impossible d'échapper ; et ses adversaires, face à lui, n'avaient d'autre choix que de s'effacer dans son ombre.

L'Amérique à laquelle s'adresse Trump, de toute façon, n'a que faire du réel. Elle vit dans un cauchemar médiatisé où des personnalités publiques telles que le pasteur Jim Bakker, une autre cible de prédilection de Berger, répètent à chaque jour que la fin du monde approche et qu'il faut faire des réserves de barils de nourriture afin de survivre à l'apocalypse, tandis qu'un *cover band* entonne *I Will Survive* en lui insufflant un sens jusqu'alors insoupçonné. *Pastor Jim Bakker Helps You Stay Alive During the Apocalypse*, l'une des vidéos les plus troublantes orchestrées par Berger, est si profondément absurde qu'elle pourrait être absolument hilarante. Mais elle est d'abord et avant tout terrifiante, car elle évoque avec lucidité un monde irrationnel.